

Historien britannique

Tony Judt



L'historien britannique Tony Judt est mort vendredi 6 août chez lui, à New York, des suites de la maladie de Charcot. Cette maladie neurodégénérative dont il était atteint depuis deux ans lui avait fait perdre l'usage de ses membres et de ses muscles. Il était tétraplégique, ses poumons ne fonctionnaient depuis des mois qu'à l'aide d'un appareil d'assistance respiratoire. Directeur de l'Institut Erich-Maria-Remarque à l'université de New York, essayiste piquant et fin connaisseur de l'histoire française et européenne du XXe siècle, il était l'une des grandes figures du monde intellectuel new-yorkais. Attachant, sceptique, inclassable. On se pressait à ses conférences, et ses articles suscitaient régulièrement la polémique.



Tony Judt chez lui, à New York.
GINA LEVAY/REDUX-REA

Il était né à Londres le 2 janvier 1948, dans les faubourgs de l'East End, à l'époque le fief des exilés juifs d'Europe centrale et orientale. A l'adolescence, il s'engagea dans les mouvements de jeunesse sioniste ; l'été venu, il s'échinait dans des kibboutz du jeune Etat d'Israël. Il prit le dernier avion à destination de Tel-Aviv, en 1967, juste avant la guerre des Six-Jours. Il servit de chauffeur dans les unités de Tsahal, puis, à la fin des hostilités, devint traducteur pour des groupes de volontaires sur les hauteurs du Golan qu'Israël venait d'arracher à la Syrie.

Déçu par la vague de nationalisme qui régnait alors, il rentra en Europe et reprit ses études d'histoire au King's College de Cambridge. Il en sortit, en 1972, avec un doctorat d'histoire, après avoir aussi passé un an à l'Ecole normale supérieure (ENS), à Paris. Commença une féconde carrière d'universitaire : à Berkeley, à Oxford, puis à l'université de New York, où, en 1995, il prit la direction du nouvel Institut Erich Maria Remarque, dédié à l'étude de l'histoire européenne contemporaine.

Tony Judt avait d'abord axé ses recherches sur le mouvement ouvrier français de la fin du XIXe siècle. Sa thèse portait sur le socialisme en Provence de 1871 à 1914. Il avait ensuite consacré de nombreux écrits au marxisme et à la gauche française, de la révolution de Juillet à l'élection de François Mitterrand. Dans son ouvrage *Un passé imparfait* (Fayard, 1992), cet admirateur de Camus, de Blum et d'Aron, trinité à laquelle il consacra par la suite un autre livre (*The Burden of Responsibility : Blum, Camus, Aron, and the French Twentieth Century*, University of Chicago Press, 1998), passait au crible les intellectuels français de l'après-guerre. Il dénonçait leur " auto-amnésie " vis-à-vis du régime de Vichy et leur adoration de Staline " à un niveau aussi répugnant qu'incompréhensible ".

Il s'en prenait en particulier au magistère de Jean-Paul Sartre, " symbole d'une génération lâche et à la conscience peu tranquille ", plus encline selon lui à s'appesantir sur les malheurs du monde qu'à se pencher sur les méfaits de son propre passé.

En 2005, cet érudit qui maîtrisait le français, l'allemand et avait appris plus tard le tchèque (afin d'échanger avec ses héros, les dissidents d'avant la chute du rideau de fer), signait son grand oeuvre avec *Après guerre. Une histoire de l'Europe depuis 1945* (Armand Colin, 2007). Dans cette somme magistrale de plus de 1 000 pages, récompensée par le Prix du livre européen, Tony Judt embrassait d'un grand souffle soixante ans d'histoire du Vieux Continent. Digne de la meilleure historiographie anglo-saxonne, il y alliait verve, anecdotes et réflexions synthétiques mais pointues. S'il se

passionnait pour l'Europe, ses peuples, ses traditions culinaires et ses paysages, Tony Judt se méfiait des eurocrates de Bruxelles, qu'il comparait aux despotes éclairés de la fin du XVIIIe siècle, à Joseph II d'Autriche ou à Frédéric le Grand de Prusse, propageant leurs idéaux rationnels d'administration universelle, régis par les horlogeries parallèles et complémentaires du marché et du droit.

Marxiste non orthodoxe, anticommuniste virulent - il considérait que le philosophe Louis Althusser était un " *charlatan* " -, Tony Judt demeurait un adepte de la social-démocratie, dont il espérait le renouveau.

Ces derniers mois, malgré la maladie, il avait publié en feuilleton dans la *New York Review of Books* des fragments de Mémoires plus intimistes, ironiques et mélancoliques aussi, où il narrait d'une maîtresse plume l'Angleterre de sa jeunesse, des vacances familiales dans un chalet suisse ou sa première traversée des Etats-Unis dans une Buick oblongue et dorée... Ils feront l'objet d'un livre en 2011.

" *Je n'ai jamais été un adepte du silence, comme étudiant ou comme professeur* ", écrivait-il y a peu dans les colonnes de la prestigieuse revue new-yorkaise. En effet, Tony Judt ne tint jamais sa langue dans sa poche et rien ne lui plaisait davantage que de croiser le fer avec ses collègues. De gauche, il était considéré comme un réactionnaire par nombre de professeurs de l'université de New York, qui lui reprochaient son élitisme et son mépris pour le postmodernisme et le structuralisme.

Un intellectuel des confins

Fier de son héritage juif, Judt s'était aussi attiré les foudres de la plupart des organisations juives américaines après son texte " Israël : l'alternative ", paru à l'automne 2003 dans la *New York Review of Books*. Considérant que le sionisme était un avatar des nationalismes ethniques centre-européens de la fin du XIXe, il écrivait que l'Etat d'Israël était un anachronisme. Le processus de paix ayant été " *assassiné* " par l'incurie et la lâcheté des dirigeants israéliens et palestiniens, par la bêtise des colons et des terroristes et par la nonchalance de l'Amérique, Judt recommandait la création d'un Etat binational pour mettre un terme au conflit, sauver l'âme d'Israël et enterrer le projet sioniste...

Il n'était jamais à court de contradictions. C'était un idéaliste, mais toujours prompt à critiquer les beaux esprits qui partageaient ses rêveries ; un social-démocrate européen qui avait fait son nid aux Etats-Unis ; un intellectuel engagé " à la française ", qui raillait ses homologues français - dans un récent échange de mails avec l'auteur de ces lignes, il se moquait encore de Pascal Bruckner et de Bernard-Henri Lévy, " *célèbres pour être célèbres* " ; un contempteur féroce de Bush et qu'Obama laissait froid...

Judt, électron libre qui aimait les trains et les ferries, fut un dissident permanent, un cosmopolite critique en diaspora à tout jamais. Un *Zivilizationlitterat*, un intellectuel des confins, dans la lignée de ses maîtres, Manès Sperber et Joseph Roth, Czeslaw Milosz et Leszek Kolakowski.

t

Olivier Guez

2 janvier 1948

Naissance à Londres

1992

" Un passé imparfait " (Fayard)

1995

Directeur de l'Institut Erich

-Maria-Remarque à New York

2007

"Après guerre. Une histoire de l'Europe depuis 1945" (Armand Colin)

6 août

Mort à New York, de la maladie de Charcot

© Le Monde

◀ **article précédent**

Options pour les réseaux électriques...

article suivant ▶

Suso Cecchi d'Amico